

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Catherine Leroux, François Racine, Maxime Olivier Moutier

Isabelle Beaulieu

Number 161, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82037ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, I. (2016). Review of [Catherine Leroux, François Racine, Maxime Olivier Moutier]. *Lettres québécoises*, (161), 20–21.

☆☆☆☆ ½

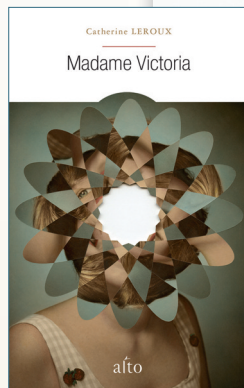
CATHERINE LEROUX

Madame Victoria

Québec, Alto, 2015, 208 p., 22,95 \$ (papier), 14,99 \$ (numérique).

La mort anonyme

En 2001, le cadavre d'une femme est trouvé dans le stationnement numéro 3 de l'Hôpital Royal Victoria, à Montréal. Selon les analyses, la mort remonterait à 1999. Elle a un vêtement de l'hôpital, mais aucun patient ni employé n'a été porté disparu. Malgré les recherches de différents experts, le mystère demeure entier.



CATHERINE LEROUX

L'identité de celle qu'on a surnommée Madame Victoria n'a pas encore été établie. À partir de ce troublant fait divers, Catherine Leroux imagine avec un talent fou plusieurs versions à cette histoire jamais résolue. Dans chacune des variations de *Madame Victoria*, il y a, à un moment dans le texte, une flèche qui pointe vers le nord. Ce qui aura conduit la femme non identifiée là où on l'a trouvée ne peut participer que d'un mouvement inexorable qui poursuit sa course vers un but précis, peut-être celui-là, secret, de nous renvoyer à nos propres échappées.

Toutes les Victoria

Catherine Leroux écrit dix variations d'une possible Victoria. Car il vaut mieux tenter de lui inventer quelques vies que de la laisser sans mémoire. Chacune des hypothèses fabriquées se révèle tour à tour favorite pour le lecteur magnétisé, qu'il s'agisse de *Victoria boit*, l'impitoyable et la fulgurante qui consume sa carrière à l'aune du scotch qu'elle laisse brûler en elle, seul véritable complice de ses victoires et de ses échecs; de *Victoria harassée*, dépassée par la ruche bourdonnante et grouillante d'enfants dont elle a le devoir de s'occuper sans jamais poser le pied; de *Victoria dans le temps*, une sorte d'Ève future créée par les hommes, qui sera mandatée pour voyager d'une époque à l'autre au risque de demeurer coincée entre les lattes d'un trou noir intemporel; de *Victoria amoureuse*, trompée par l'espoir inattendu d'une incommensurable passion. Les probables Victoria se multiplient jusqu'à incarner toutes les femmes oubliées; celles qui ont agi dans l'ombre, celles qui ne font pas partie des livres d'histoire, mais qui ont été et ont façonné le monde jusqu'à aujourd'hui. Elles sont la part orpheline de chacun d'entre nous.

Lorsque nous mourons et que personne ne nous réclame, nous sommes en droit de nous demander si nous avons réellement vécu. Les existences fabulées par Leroux nous amènent à réfléchir sur le poids de nos vies et à relativiser l'envergure de nos chimères. L'auteur part d'un fait divers extraordinaire et arrive à nous faire sentir concernés par celui-ci.

L'écriture de Catherine Leroux tient à la fois d'une grande précision qui donne une parfaite justesse au récit et d'une poésie qui nous laisse soufflés par l'amplitude de ses mouvements. Si le sujet qui donne matière au livre est de prime abord fascinant, c'est bien le style d'écriture de l'auteure qui confère toute sa portée au roman. En lisant du Leroux, nous avons l'intime conviction qu'elle pourrait nous entraîner là où elle veut. Sa façon, son style, nous ferait avaler bien des couleuvres. Même lorsque les récits deviennent de moins en moins réalistes à mesure que nous avançons dans le roman, nous continuons d'y croire

ou, plutôt, nous ne sentons pas le point de bascule qui passe d'un univers plausible à un monde où l'imaginaire lui succède avec ses nuances et sa force symbolique.

☆☆☆

FRANÇOIS RACINE

Tabagie

Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2015, 368 p., 29,95 \$ (papier), 19,99 \$ (numérique).

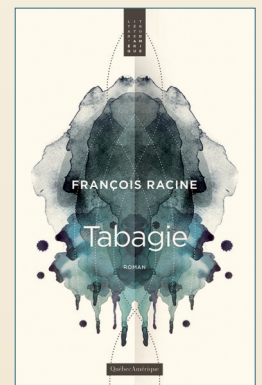
Amour de perdition

Dans *Tabagie*, c'est l'originalité et l'inventivité du verbe qui offrent au lecteur son plaisir. À mi-chemin entre Louis-Ferdinand Céline, Victor-Lévy Beaulieu et Réjean Ducharme, François Racine assume une langue bien à lui qui étonne agréablement.

Dans un magasin de revues et journaux sis en plein cœur du quartier Côte-des-Neiges, à Montréal, se trament les aventures de Léo Rivière, simple commis de profession, grand soiffard à ses heures (nombreuses par ailleurs) et éternel amant volatil dont l'expertise en belles excuses le place parmi les meilleurs de sa catégorie.

Style libre

Ce beau parleur expérimenté doit beaucoup au langage créatif de son auteur. François Racine innove avec la langue, ce qui est quand même assez rare chez les romanciers. D'autant plus qu'il le fait très bien. Léo Rivière est surtout un consommateur de filles compulsif qui ne s'arrête pas au fait que celle-là est déjà en couple ou que telle autre est l'ex de son meilleur chum. Aux jeux de l'amour et du hasard, il n'y a que Natalia qui fait la différence. Car au fil des galères donjuanesques de notre héros, les failles se révèlent. Imprévisible, Nat est un phare intermittent dans la vie



de Léo. Elle montre sa lumière, disparaît en laissant un grand trou noir tout autour, et réapparaît de plus belle, sans raisons ni logique. « Y a des filles qui sont comme des précipices » (p. 126), dira Léo en parlant de sa « funambelle ». Malgré l'instabilité de son aimée, celui-ci n'arrive pas à lui en vouloir et la suivra jusqu'au bout d'elle-même, ensorcelé qu'il est par sa magie noire. Ensemble, ils boiront jusqu'à la lie de l'oubli et anesthésieront leur mal de vivre.

En parallèle, nous sont racontées les truculences des clients de la tabagie, qui représentent un bel échantillon d'une humanité bizarroïde feulant à grande force sa misère. Ce qui pourrait sembler à première vue de simples chroniques anecdotiques voit sa densité augmentée grâce à Léo – qui fait aussi office de narrateur – et au regard qu'il



pose sur ceux qu'il nomme ironiquement ses « concitoyens ».

Il est vrai que Léo n'est pas tendre à l'égard de ses semblables. Mais il ne néglige pas non plus l'auto-dérision et déclare : « Maudits soient les hommes pour toujours ; toute la même race de cochons sales. » (p. 226) Bien que souvent cru, l'utilisation d'un tel niveau de langage n'est pas gratuite. Il représente ce noyau de jeunes adultes déjà revenus de tout, qui pêchent par excès et s'abusent au même rythme : la vie en appartement avec les chums, les parties de hockey à la télé qu'on regarde par tradition virile, l'orgueil bien mal placé de jeunes mâles trop confiants ; François Racine ne sort pas des clichés, il les assume. Il mène l'audace jusqu'à placer sa fin en terrain miné, au cœur d'une tragédie qui, par impuissance à trouver d'autres raisons, explique ses morts par l'adéquation parfaite des lois du destin.

☆☆ ½

MAXIME OLIVIER MOUTIER

Journal d'un étudiant en histoire de l'art

Montréal, Marchand de feuilles, 2015, 464 p., 34,95 \$.

Ceci n'est pas un roman

Sans équivoque, nous sommes dans l'autofiction. L'auteur, Maxime Olivier Moutier, aussi psychanalyste, l'annonce d'emblée : à 38 ans, père de trois enfants, il est véritablement retourné à l'université pour y effectuer un certificat en histoire de l'art. Parallèlement, il écrit un journal dans lequel sont colligées ses frasques estudiantines et ses réflexions sur l'art, ce pôle nécessaire à sa survie. Il en résulte quelques centaines de pages qui distillent à la fois grand intérêt et semblable ennui.

Quand l'auteur décrète qu'il n'en est pas un

Son inscription au cours d'histoire de l'art donne un prétexte unique à Moutier pour entreprendre une œuvre performance. L'écriture de ce journal se veut une expérience d'artiste. D'ailleurs, Moutier l'exprime sans détour : il s'intéresse davantage à l'art visuel qu'à la littérature par laquelle, selon lui, plus grand-chose qui vaille n'arrive. Pas assez d'audace, rien que du mou et du déjà-lu, à part quelques exceptions. L'auteur se considère donc comme un artiste d'art actuel qui s'engage à travers l'acte d'écriture.

Ce journal est indéniablement intéressant quand il nous transmet des connaissances sur l'art, lorsqu'il insiste sur le rôle salvateur de celui-ci et lorsqu'on suit ses dérivées à travers les œuvres et leurs créateurs. L'auteur aborde les artistes par le bout captivant de la lorgnette, c'est-à-dire en les percevant comme des investigateurs de sens. Il réfléchit entre autres sur la notion de liberté qui, bien qu'essentielle, peut devenir « étouffante » quand l'artiste est allé si loin que son œuvre se révèle, sous l'œil de l'observateur contemporain, comme dénuée de signifiant.

Moutier suscite encore beaucoup d'intérêt quand il déambule dans la ville à la recherche des œuvres. Ainsi, il considère le regard du passant

*En contrepartie,
Moutier utilise parfois
les moyens agaçants de
la condescendance
pour s'exprimer.*

comme un participant entier à une œuvre d'art. Car si cette dernière est complète en soi, c'est sa réception qui a le pouvoir de changer le monde en déchiffrant ce que l'œuvre a à nous dire ou simplement en nous permettant d'accueillir sa beauté.

En contrepartie, Moutier utilise parfois les moyens agaçants de la condescendance pour s'exprimer, départageant de manière puérile les gens qui savent de « ceux qui ne connaissent rien

aux œuvres d'art et qui ne songent qu'à leur piscine creusée » (p. 111). Ce ton revient à plusieurs reprises, notamment lorsque le narrateur se retrouve en compagnie d'amis et qu'il porte un regard hautain sur autrui. Ce manichéisme tranche avec la sensibilité dont nous sommes en droit de nous attendre de la part d'un amateur d'art, lui qui doit savoir regarder l'éventail infini des teintes et des contrastes pour en extraire l'essence.

Parce que l'art fait état de l'existence, il engage une grande part d'humanisme et de bienveillance, ce qui ne va pas avec les affirmations à l'emporte-pièce de Moutier. Et bien que noble, l'expérience qu'il entreprend en s'inscrivant au certificat en histoire de l'art n'a pas de commune mesure avec l'envergure des performances des artistes qu'il mentionne. Cependant, la transparence sur ses doutes personnels et sa condition de trentenaire aux prises avec un vague à l'âme obstiné nous amènent à prendre conscience que le seul fait de vivre sa vie relève de la haute voltige artistique.

En travers du dialogue fascinant sur l'art que nous avons l'impression d'installer avec Moutier, s'immisce Prunella, une jeune étudiante qui deviendra l'amante embrasée du narrateur et qui agira plutôt comme une apparition importune pour le lecteur. Cette aventure extraconjugale entretenue avec immaturité, puis celle qu'il entretiendra aussi avec sa femme de ménage (*sic*), racontée avec distance et froideur, imitent maladroitement le ton contemporain d'un Houellebecq désabusé. Les délires imaginaires que l'on voit poindre parfois au détour d'une phrase ne passent pas non plus. Ils sont plutôt reçus comme des excroissances hallucinées sans cohérence avec le discours qui l'entoure. Bref, oui pour l'art, non pour le reste.

